Inauguration du Cercle Français de la Nouvelle-Orléans.

Une lacune, comme on l'a dit fort excellemment, vient d'être comblée à la Nouvelle-Orléans ; notre ville possède enfin un Cercle Français. Et non un cercle installé à la hâte, sans idée de durée, pour la satisfaction ou les intérêts de quelques-uns, mais avec tout le confort et le luxe désirables par des hommes ayant de hautes visées, voulant grouper les Français et les amis de la France en une association dans laquelle régneront suprêmes cet esprit, cette gaîté, cet art de la vie qui caractérisent les enfants de la vieille Gaule, et qui permettra aux visiteurs d'outre-mer de trouver un coin qui leur rappellera en tous points la mère-patrie.

Le Cercle Français est installé au numéro 327 de la rue Bourbon, tout près du centre de la ville conséquemment, dans un édifice spacieux.

Il était spendidement décoré aux couleurs américaines et françaises, et illuminé à l'électricité hier soir.

Les quatre-vingts membres du Cercle et de nombreux invités étaient assemblés dans les salons lorsque le sympathique président.

M. O. CORNILLE,

Président.

M. O. Cornille, a prononcé un charmant discours dont voici les principaux passages :

Messieurs,

C'est pour moi un grand honneur que de présider à l'inauguration du Cercle Français.

La présence de M. le consul de France, de M. le commandant de la station navale rehausse d'un éclat tout particulier cette fête intime ; l'empressement avec lequel les Français, Français d'origine et amis de notre pays, ont répondu à notre appel nous est un sûr garant de succès, de durabilité.

Grâce à des efforts incessants nous avons enfin un lieu de réunion où chacun et chaque jour trouvera la relation de ce que les arts, les sciences, la littérature ont enfanté de nouveau.

Les points de contact avec la Mère-Patrie nous seront utiles, salutaires et porteront leurs fruits, car nous formerons notre esprit à ce foyer intellectuel.

Les étrangers, amis de la France, les Français de passage, auront la faculté, seront conviés à venir s'y reposer de leurs labeurs et y trouveront toujours cet accueil cordial et désintéressé qui est le fond de notre caractère : ils auront l'illusion de la Patrie absente.

Nous ne sommes encore qu'à l'état embryonnaire, mais nous deviendrons légion car ce but est noble et digne d'être encouragé.

On a toujours prétendu que l'élément français ne s'assimilait pas aisément, que nous étions dénués de cet esprit de corps, de cohésion, d'association que l'on rencontre chez les autres origines.

C'est une erreur et vous en avez sous les yeux la meilleure démonstration.

Nous nous sommes ralliés au drapeau.

Nous avons le droit et devrions être fiers de revendiquer ces origines, car notre pays a de tout temps marché à la tête du Progrès, de la Civilisation, à la conquête de la Liberté.

Malheureusement, et c'est en quoi notre institution aura surtout son utilité, nous perdons insensiblement la notion d'un glorieux passé, et ici même, jusqu'au souvenir de cette belle langue française ; alors qu'au Nord, nous en rencontrons bien peu qui ne tiennent à honneur d'être à même de l'entendre ou de la lire si toutefois ils ne la parlent pas.

Je vous en prie, Messieurs, faisons de notre mieux pour la perpétuer parmi nous. Conservons avec soins le souvenir de nos traditions.

Cela ne peut porter ombrage à la grande et généreuse sœur aînée avec laquelle nous nous sommes étroitement unis par les liens du sang, par un souvenir affectueux..

Dans une même pensée associons les présidents des deux grandes républiques, précurseurs de l'avenir.

Il va sans dire que le discours de M. Cornille a été longuement et bruyamment applaudi et que tous les assistants sont venus le féliciter.

M. A. Breton a fait ensuite une allocution charmante et éminemment française qui a été fort goûtée des auditeurs.

Membres et invités ont alors pris place autour de tables gaîment fleuries, et au moment où le champagne a pétillé dans les verres M. Dejoux consul général de France à la Nouvelle Orléans, s'est levé et a prononcé le discours que nous reproduisons ci-après.

Messieurs,

Avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, j'étais déjà renseigné sur l'importance de la colonie française dans cette grande et belle ville sur ses qualités de labeur et de probité et sur les œuvres si méritantes qu'elle entretient généreusement de ses subsides et auxquelles ceux qu'elle a élus pour s'en occuper consacrent un dévouement exemplaire.

Mais je m'attendais, je vous l'avoue, à trouver, à côté de ces institutions d'humanité, de bienfaisance, d'éducation dont cette colonie peut à bon droit s'honorer, un de ces centres sociaux de récréation qui sont si conformes aux traditions de notre race et qui, à l'étranger surtout, contribuent si utilement à la diffusion des idées comme à la cordialité des relations. Je croyais, en un mot, que dans cette ville où les clubs se comptent par dizaines, il existait, depuis longtemps déjà, un cercle français. Je me trompais, messieurs, mais de bien peu, car en apprenant avec surprise cette lacune, j'apprenais en même temps, avec une vive satisfaction, qu'elle ne tarderait pas à être comblée. En effet, grâce à l'heureuse initiative de quelques-uns d'entre vous, la création d'un cercle français à la Nouvelle-Orléans, en gestation depuis quelques mois, était, peu de jours après mon arrivée, un fait accompli. Dans ces conditions, je ne puis que me féliciter personnellement de ce concours de circonstances qui me permet de présider aujourd'hui à son inauguration.

Vous avez compris, messieurs, que dans une ville où tant d'éléments français se trouvent assemblés, il était nécessaire de posséder un lieu de réunion où l'on eût, plus commodément et plus décemment que dans tout autre endroit, l'occasion de se retrouver entre compatriotes, de causer du pays, comme l'on dit, d'en remuer les souvenirs, d'en lire les journaux, et aussi d'en goûter les distractions innocentes, mais si chères à nos vieilles provinces, telles qu'une partie de piquet ou de carambolage.

Mais vous avez eu, en même temps, une pensée plus haute, celle de resserrer les liens d'étroite union qui doivent exister, à l'étranger entre les enfants de la même patrie. Permettez-moi, messieurs, d'insister sur ce point, car mon plus cher désir, comme fonctionnaire et comme Français, est de voir s'affirmer de jour en jour cette union bienfaisante, cette solidarité patriotique desquelles le bon renom de notre colonie et toutes nos œuvres françaises ne peuvent que recueillir les plus enviables résultats. Je veux espérer que la création d'un cercle français sera un élément précieux pour la cohésion et l'harmonie que nous devons tous désirer ; dans ces salles d'entretien et de récréation, bien des connaissances pourront s'ébaucher, des rapports s'établir, des jugements se modifier, et parfois, des indifférences de la veille, naîtront, au plus grand profit de l'intérêt commun, les amitiés du lendemain.

Votre cercle, messieurs, n'est pas un cercle fermé ; il est, au contraire, largement ouvert, aussi bien qu'aux Français, aux amis de la France que vous comptez si nombreux autour de vous ; car la France, sur cette terre louisianaise, ne jouit pas seulement de l'estime et de l'amitié que les citoyens des Etats-Unis professent partout à son égard : elle est plus favorisée encore, puisque les descendants des Français établis jadis en Louisiane ont gardé jalousement une filiale affection pour la mère patrie de leurs ancêtres. C'est dire que les uns comme les autres sont assurés de trouver toujours ici l'accueil le plus cordial. Dans cette atmosphère de double sympathie, le Cercle français ne pourra, je l'espère, que pousser des racines vigoureuses. Je bois à sa prospérité, messieurs, mais je veux également, en voyant autour de moi tant de hautes personnalités locales qui ont bien voulu répondre à votre invitation, élargir mon toast et boire en même temps à la prospérité, toujours croissante, de la ville, si noblement hospitalière, de la Nouvelle-Orléans.

Ce discours a été fréquemment interrompu par des applaudissements, et une ovation a été faite au sympathique représentant de la France.

D'aimables choses à l'endroit du Cercle Français ont été dites ensuite par MM. le capitaine Singer, commandant de la station navale de la Nouvelle-Orléans, Vergnole, président de la Société Française, F. Cazelles, à qui l'on devait l'exquise décoration des salons, Soniat, Paul Geipi, A. Breton, O. Garsaud, Cau, de Fuentès, Albert Tujague, Henry Ernst, président de la Société Suisse, et d'autres dont les noms nous échappent.

Excellente soirée, qui fait honneur au Cercle Français et permet de lui prédire le plus brillant avenir.

La direction du Cercle Français comprend MM. O. Cornille, président ; O. Garsaud et J. Cau, vice-présidents ; A. Tujague, trésorier ; J. Armadeli, secrétaire ; L. Bezaudun, F. Cazelles, A. G. Glodt, J. Mazerat, J. M. Vergnole.

HOTEL DE VILLE

On semble croire à l'hôtel de ville que le maire n'appuiera pas sa signature à l'ordonnance introduite au Conseil par M. O'Connor, et adoptée à la dernière réunion de nos édiles, ordonnance pourvoyant à la disposition de la somme de $5,000, récemment allouée à l'institution communément connue sous le nom de maison des pestiférés. M. O'Connor voudrait qu'une partie de cette somme fut consacrée à l'entretien du Parc Colisée, du Parc Parkerson et de la place Marguerite.

Des permis pour constructions nouvelles ont été donnés hier par l'ingénieur de la ville, aux personnes ci-après nommées :

T. P. J. Kelly, maison de résidence en bois à deux étages, dans le carré d'Ilet borné par les rues State, Liberté, Howard et Palmer, coût $8000.

D. E. D'Ussey, maison double en bois, couverte en ardoises, dans le carré d'Ilet borné par les rues Calhoun, Pitt, Prytanée et avenue Henry Clay, $26,000.

E. L. Fernandez, maison en bois double, couverte en ardoises, dans le carré d'Ilet borné par les rues Peters, Perrier, Collsée et Octavia.

Les recouvrements au bureau du Trésorier hier se sont élevés à $12,158, pour taxes personnels.

Les chefs de départements de l'administration se sont réunis hier sous la présidence du maire dans le but de s'occuper du pavage en asphalt de plusieurs rues de la ville.

BASE BALL.

New Orleans 6 ; Montgomery, 1.

ST-BERNARD.

Nous avons déjà dit que l'on craignait qu'une maladie ayant toute l'apparence du charbon n'eût fait son apparition dans la partie inférieure de la paroisse, maladie qui, paraît-il, fait des victimes parmi les animaux. Un fermier aurait déjà perdu trois mulets, et un autre deux. Les animaux n'étaient pas au travail et ont été si soudainement atteints qu'il a été impossible de leur donner les soins voulus.

Une ordination, celle de John Evano, aura lieu samedi prochain à l'église St Stephen, ainsi que nous l'avons annoncé ces jours derniers, et le nouveau prêtre célébrera sa première messe à St Bernard le lendemain matin à 9 heures. Le jeune séminariste est un excellent ami du Rév. Detchemendy, aussi les paroissiens de l'église de St Bernard donnent-ils à la venue du jeune prêtre un intérêt exceptionnel.

Départ du "Dogali."

Le croiseur italien "Dogali" qui était dans nos eaux depuis plusieurs jours, a levé l'ancre hier matin à cinq heures.

Le commandant Ronca et ses officiers emportent de la Nouvelle-Orléans un souvenir excellent. Ils venaient pour la première fois dans notre ville ; ils y ont rencontré l'accueil la plus sympathique, tant de la part de la population que de la part de leur nationaux.

La colonie italienne ne s'est épargnée aucun effort, aucune dépense, pour procurer aux officiers et à l'équipage du "Dogali" tous les agréments qui se pouvaient désirer.

Nous avons déjà dit qu'avant de terminer sa croisière, commencée il y a bientôt deux ans, le "Dogali" visitera quelques autres ports américains.

Bibliothèque Publique de la Nouvelle-Orléans.

Le comité de construction de la Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans siége fréquemment pour arrêter le cahier des charges destiné aux architectes désireux de soumettre des plans.

On sait qu'une somme de $250,000 a été donnée par M. Carnegie pour construire une bibliothèque sur l'avenue St Charles, en face du rond-point Lee.

Plusieurs architectes ont déjà annoncé l'intention de concourir.

Condamnations.

E. S. Smith qui, ces jours derniers était trouvé coupable d'obtention d'argent sous de faux prétextes, a été condamné par le juge Baker à six mois de détention à la prison de paroisse.

Smith prétend qu'il représentait à la Nouvelle-Orléans un journal de Chicago et qu'il sollicitait ici des affaires. Le crime de Smith a été de donner un faux chèque de $200.

Vandyke Johnson, un homme de couleur, coupable du meurtre de Josephine Penny, une femme de sa race, a été condamné à la réclusion perpétuelle.

Fusion de banques

Le bruit courait hier à la Bourse aux Valeurs et rue Carondelet que la Banque Nationale de la Louisiane et la Banque du Canal avaient décidé de se réunir et de n'en former qu'une. Ce qui confirme ce bruit, c'est que les actions des deux institutions acquièrent de la valeur.

Mais cette fusion des deux grandes corporations entraînera l'absorption de la Provident Trust Savings Bank.

Les dépôts des trois banques formeront un total de $10,000,000.

On semble croire que la présidence de la puissante maison de crédit échoira à M. Charles Janvier.

Collision.

Hier matin, vers huit heures, une collision s'est produite à l'angle des rues Tchoupitoulas et Milan, entre une charrette conduite par Val Ropr et un car de la ligne Tchoupitoulas. Les dommages ont été insignifiants.

Testament de M. Griffin.

Le testament de M. Michel Griffin a été ouvert hier à la cour civile de district ; il est daté du 3 juin 1900, et renferme les legs suivants :

Cinquante dollars à chacun des asiles ci-après nommés Ste-Marie, garçons ; Immaculée Conception, Mont Carmel, Petites Sœurs des Pauvres, Bon Pasteur, Société Française, Couvent St-Michel, St-Joseph et St-Vincent.

A Marie Ellen O'Brien et à Katie O'Brien, $400 chacune ; à James Donnelly, son neveu, la maison rues Annonciation et Tchoupitoulas et deux autres rue Tchoupitoulas entre Delord et Calliope.

A Mme John Walsh, née Maggie O'Brien, une maison rue Chippewa ; et deux autres rue Première. A sa nièce Julie Griffin trois maisons rue Première. A Mme John Tinle $25 ; au Rév. Frank Monaghan pour des messes pour le repos de son âme, $25 ; au Rév. John O'Shanaghan pour des messes aussi.

Incendie à bord d'un navire.

L'autre nuit, quelques minutes après minuit, le feu a été découvert dans la cale d'avant du grand vapeur anglais "Manhattan," amarré au quai de Chalmette.

Le feu se trouvait dans une cale contenant 800 balles de coton consignées à Liverpool et des douves. Le "Manhattan" avait été envoyé la veille de Westwego à Chalmette pour y compléter sa cargaison.

A la première odeur de coton brûlé, l'alarme a été donnée. Le capitaine Nunte a réuni son équipage et a fait lancer de la vapeur dans la cale. A un moment, le feu a paru éteint, mais, au jour, une fumée épaisse, s'échappant d'une écoutille voisine, a montré que les efforts pour éteindre l'incendie avaient été inutiles.

Sur ordre de M. J. Sanders, agent de la ligne Leyland, le "Manhattan" a été remorqué jusqu'au wharf Leyland, près de l'avenue Jackson.

On attribue cet incendie à une étincelle de locomotive qui se serait logée dans une balle de coton déposée sur le quai de Westwego avant d'être placée dans la cale du Manhattan.

Dès l'arrivée du navire au wharf de l'avenue Jackson les matelots, sous la direction du capitaine Nunte et du capitaine Hunter, capitaine de port de la Leyland, ont continué à lancer de la vapeur dans la cale, puis il a été décidé d'enlever de la cale les balles en feu.

Le capitaine Lee, du corps des pompiers de la Nouvelle Orléans, a fait venir la pompe numéro 12 pour éteindre les balles dès qu'elles seraient déposées sur le quai.

Incendie.

Hier après-midi vers deux heures et demie, une alarme à la boîte No 130, a été donnée pour un feu découvert dans un cottage rue Freret près Thalie, occupé par Kate Miller, Jane Lewis et Carrie Edwards. La bâtisse assurée pour $1,000 a subi des dommages d'environ $500.

Corps trouvé.

Le corps d'un individu âgé d'environ 30 ans, a été trouvé flottant dans le fleuve, au pied de la rue Milandon, hier matin vers 11 heures.

Le corps, qui n'a pas encore été identifié, a été transporté à la morgue.

LE TRAITEMENT RATIONNEL
des
Maladies d'Estomac
Entend que l'on
Ecarte les Drogues Nuisibles
et que l'on fasse usage de
Glycozone
Un Germicide Puissant et Inoffensif.
Etudié par les Principaux Médecins.
Envoyez vingt-cinq cents pour payer le port de la Bouteille d'Essai Gratuite. En vente chez les principaux pharmaciens.
Pas véritable sans ma signature :
Prof. Charles Marchand,
63-1 Rue Prince, N. Y.
Demandez par écrit le petit livre sur le Traitement Rationnel de la Maladie

Meilleur service requis

La Bourse au Coton de la Nouvelle-Orléans va prendre des mesures pour obtenir un meilleur service télégraphique et pour faire une enquête sur l'erreur commise dans la transmission du rapport du gouvernement sur la réduction de l'étendue cultivée et de l'état de la récolte.

Le secrétaire Hester a adressé hier la lettre suivante au président Brittin, :

M. A. Brittin, président de la Bourse au Coton.

Cher Monsieur.

Je vous annonce qu'à une réunion du Bureau des Directeurs tenue aujourd'hui le président a été requis de nommer un comité spécial pour agir de concert avec le comité des renseignements et des statistiques, et faire aussi promptement que possible au Bureau un rapport sur l'obtention d'un fil direct entre cette Bourse et la Bourse au Coton de New York, qui sera exclusivement employé pour les affaires des deux bourses ; ledit comité devant conférer avec la Bourse de New York. Ledit comité conjoint devra en outre faire une enquête sur l'erreur commise dans la transmission du rapport du Bureau Agricole de Washington sur l'état de la récolte le 2 courant.

Il a été aussi résolu que le président réponde à la compagnie de télégraphe que sa communication sur l'erreur du bureau a été soumise aux directeurs et a été prise en due considération, et que son explication n'est pas satisfaisante ; en outre, qu'une protestation énergique sera faite contre l'inexactitude du rapport de ce jour-là.

Respectueusement,
H. G. Hester,
Secrétaire.

Le comité spécial comprend MM. C. P. Ellis, Félix Couturié et L. G. Gibert.

Le comité des renseignements et statistiques est composé comme suit : J. P. Schneider, président, Geo. A. Hero, Max Kofler, S. M. Kennedy, J. W. Barkdull, John F. Clark et R. Wheste.

Important procès

La Compagnie dite "Globe Asphalt" qui possède les mines Obispo a intenté hier, à la Cour de Circuit des Etats-Unis, à la Compagnie "Union Development", à la ville de la Nouvelle-Orléans, à Charles Godchaux, Samuel Hyman et Alfred Hiller, une action en recouvrement de $38,676.89.

Cette somme est due, paraît-il, sur des contrats pour le pavage des rues Polymnia, Canal et autres rues.

L'escroc Hines.

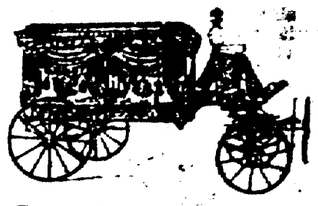
Herman L. Hines, qui a été arrêté hier par les detectives Dantonio et Reynolds pour avoir escompté des chèques faux à l'hôtel St-Charles et à l'hôtel Grunewald, est un individu très recherché par diverses polices, paraît-il.

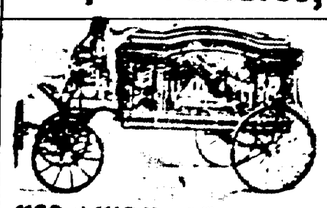
Hier matin, l'inspecteur de police Witaker a reçu un télégramme signé Robert Pinkerton, un des chefs de l'agence Pinkerton, qui annonce que Hines a commis des escroqueries au préjudice de Lonzer et Howe, d'Atlanta, Georgie ; de Samuel R. Reid, de Chattanooga, Tennessee ; de F. H. Mabson, de Montgomery, Alabama ; de J. Mintaman, de Birmingham, Alabama, et de neuf autres personnes.

Hines a comparu devant la première cour criminelle de cité sous l'accusation de faux, et il a été mis sous caution.

DECES.

GODEAUX — Décédé à Savannah, Georgie, le 30 mai 1905, à 10.20 a. m., ALEXANDRE GODEAUX natif de Bater, France. Agé de 74 ans et 6 mois.

JOHN BONNOT,
Entrepreneur de pompes funèbres

Raoul Bonnot, Directeur.
No 623 RUE STE-ANNE.
Téléphone No 1043.

Téléphone No 408.
F. LAUDUMIEY & CO.
LIMITED.
ENTREPRENEURS DE
Pompes Funèbres,

1108 et 1112 Nord Remparts.
Nous faisons de l'embaumement une spécialité.
Entrepreneurs de pompes funèbres pour toutes les sociétés françaises.

GUILLAUME MOTHE
GEO. J. MOTHE,
GERANT.
Les Seuls Entrepreneurs Français de la Nlle-Orléans.
817 rue Toulouse,
En Face de l'Opéra Français
TELEPHONE 4078
Nous ferons à nos clients de la Société Française une réduction spéciale.
Salon funèbre gratuit aux clients.
30 août—1 an

TELEPHONE 959.
JOSEPH RAY,
Successeur de LABAT & RAY
Directeur de Pompes Funèbres et Embaumeur

Nos 1308 Avenue Nord Remparts,
Près Esplanade.
Voitures pour Bals, Mariages, Promenades etc. Enterrements faits à des prix modiques. Ordres reçus par le téléphone à n'importe quel moment.
1er sept—1an

AMUSEMENTS.
WEST END. Tous les Après-midi
Bande Militaire Fischer,
J. W. Martin et Chœur,
Scott & Wilson,
Phil & Nettie Peters,
Cole Frances Bower,
Minodrome.
Sièges Réservés, 10c. en Vente d'Avance au Magasin de Pianos de Junius Hart, 1001 rue Canal. 4 juin—6t

HOTEL ET RESTAURANT DU
WEST END,
F. TRANCHINA ..... Prop.
Ouvert toute l'Année.
Toutes les meilleures de la saison bien cuites et soigneusement servies.
PRIX RAISONNABLES
1 Juin—1an.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.
STEAMER
NEW CAMELIA,
Commençant le 16 avril 1905
Partira de MILNEBURG à l'arrivée des trains du Dépôt Louisville et Nashville, à la tête de la rue du Canal et Levée
Tous les jours (excepté les mercredis et dimanches) à l'arrivée du train de 4 heures p. m.
Au retour, quittera Madisonville tous les jours à 5 heures A. M.
Le sera si le temps le permettant
EXCURSIONS.
Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Oil Landing, les dimanches et mercredis à l'arrivée du train de 8 h. A. M.
Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à la tête de la rue Girod.
W. O. COYLE & CIE., Agents.
No 323 rue Carondelet, coin Union.
9 avril—

"Nous sommes presque certains d'apprendre la nouvelle d'un effroyable incendie qui éclatera à Paris et qui fera de nombreuses victimes, tandis qu'un grand nombre de curieux se presseront autour des ruines."

Ces coïncidences étaient pour le moins bizarres.

..Le voisin d'Olivier, un dessinateur célèbre.... faisant allusion à la lâcheté qu'en cette circonstance avaient montrée les hommes du monde présents dans le Bazar au moment où le sinistre s'était déclaré.... le célèbre dessinateur murmura cette phrase vengeresse, qui devait faire le tour de Paris :

—A Montmartre, on aurait sauvé les femmes !....

.....

Six heures vont sonner

On commence à laisser pénétrer les personnes qui affirment avoir quelqu'un à reconnaître.

D'un pas rapide, un premier groupe....Olivier en est....s'élance vers la salle. La porte est grande ouverte. L'horreur de la nuit dernière s'éclaire de soleil. Des rayons s'accrochent, ici, de là.

L'odeur, l'odeur terrible et écœurante de chair grillée, cette odeur persiste.

Et quel effroyable cauchemar !

—Des genoux aux os rompus, ouverts comme par des coups de serpe ....ces bras arrondis autour de la tête dans des postures de désespoir surhumain .... ces petits pieds....ces bottines d'enfants .... ces souliers dégagés sur ces cambrures délicates.... ces torses de nègres ouverts comme après une boucherie d'anthropophages....ces jambes noires, les unes tordues comme des sarments, les autres ayant conservé intacte la rondeur de leur forme....et ces têtes, surtout.. ces têtes carbonisées, rétrécies, réduites à rien, où....seulement ....les dents demeurent visibles....

Pourtant, le groupe avance.

Olivier va, cherchant, ainsi que Maggy.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, correct, élégant, décoré, la moustache fine et grisonnante, est penché sur les cadavres. Il appuie son mouchoir sur son nez, car l'odeur qui se dégage, mélange de phénol et de chair brûlée est insupportable, monte à la gorge. Il est accompagné d'une femme de chambre.

—Tenez, ici, Marie....dit il.

—Non, monsieur le comte, celle-ci a des bagues et madame avait les siennes sur la cheminée.....

—Tenez, ici peut-être.....

La femme de chambre regarda les bottines du cadavre :

—Non.... dit-elle.... madame avait des empeignes d'un seul morceau.....

Mais, tout à coup, elle pousse un cri, et, toute en larmes :

—Oh ! ceci, monsieur le comte, ici, c'est elle !.... Oh ! j'en suis sûre, allez !.... Son pantalon, je le reconnais, voici les trois plis .... Et ses jarretières toutes neuves, tenez, les voilà.... Je le sais bien, c'est moi qui les ai faites.

Et, penchée sur le cadavre, elle soulève les étoffes, les retourne, les laisse pendant que, tout courbé sur l'horrible chose qui fut sa femme, le comte essaye de retrouver un signe, une ligne qui la lui rappelle.

Mais la figure est réduite en cendres, la mâchoire seule subsiste, entourée de débris noirs sans forme, et l'homme sanglote doucement !....

Un autre cri est poussé derrière Olivier. Trois femmes entourent un corps. L'une d'elle dit avec une voix d'épouvante :

—C'est cela, c'est elle, c'est son jupon bleu .... Oh ! je le reconnais bien, allez....

Et, d'un bout de bois pointu qu'elle a ramassé à terre, elle gratte le cadavre pour en soulever ce qui peut rester d'étoffes. Des morceaux de chair cuite se détachent. Mais elle n'a pas conscience de ses gestes, elle a l'air d'une somnambule. Elle dit encore :

—Elle était partie si joyeuse !

A côté d'elle, une autre dame fait, la voix tremblante :

—Il ne faut pas, à tout prix, qu'il la mère la voie.....ni ses sœurs.....On dira que la boîte est scellée, qu'il y a opposition .... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !.....

D'autres gens viennent d'entrer : un vieillard avec ses deux fils, sans doute, deux jeunes gens. Les voici qui vont, silencieux, les yeux dilatés examinant les rangées de cadavres. Ils regardent et passent, avec des mouvements précautionneux, ils enjambent les corps. Ils vont, ils font le tour, ils n'ont rien vu.

Qui cherchent ils ?.....

—Recommençons.....

Ils repartent, plus lentement, cette fois, remuant de leurs doigts tremblants les bribes d'étoffes collées sur les chairs brûlées.

—Ici, père ! ici, c'est elle, c'est elle, voilà sa bague, voilà sa montre. Tiens regarde. Pauvre mère !

Et un immense soupir soulève la poitrine du jeune homme, ses yeux se lèvent au ciel, inondés de larmes, et des sanglots s'échappent de sa gorge. Il pleure sans fin, se penche sur le corps de sa mère, va pour la toucher, s'arrête avec un geste d'amour et de respect, croise les mains, broie ses doigts et s'écrie toujours :

—Pauvre mère ! Pauvre mère !

Le père, très pâle, les yeux agrandis démesurément, pleure silencieusement tandis que son plus jeune fils le soutient tendrement en pleurant avec lui !..

..Aussitôt qu'une reconnaissance est faite, un greffier s'approche et prie les intéressés de signer une déclaration. Il vont à une petite table, donnent l'état-civil de la personne reconnue et signent. Aussitôt après on leur donne un permis d'emporter le corps. Des employés des pompes funèbres l'enveloppent dans un drap blanc, apportent une biere de sapin, l'y déposent et vissent le couvercle de la boîte. Alors, un corbillard s'avance, on y hisse le cercueil provisoire qu'on transporte, selon le désir de chacun, à leur domicile.....

—Va signer, va, père.... dit le fils aîné.....

Le père va signer, puis revient vers ses fils. Et tous trois se regardent avec un air de navrement infini, comme s'ils se retenaient de dire quelque chose. Finalement, le plus jeune fils murmure :

—Ce n'est pas tout.... Et Madeleine ?.....

Oh ! à cette parole, le geste de lassitude du père !.... Oh ! la tristesse de ses yeux en pleurs !..

—Madeleine, oui, est elle ?..

—Allons.....

Ils reprennent leur sinistre promenade. Leurs larmes coulent sur les cadavres qu'ils examinent. Et, bientôt, le fils aîné reconnaît celle qu'ils cherchent. C'est un petit corps dont il ne reste rien. Les trois hommes tombent dans les bras l'un de l'autre, leurs têtes abattues, s'affaissent, se touchant. Et rien au monde n'est plus triste ni plus beau que la vue de ces trois êtres foudroyés par la même douleur.

—Pauvre mère ..... pauvre mère !....Et Madeleine.... Madeleine....C'est trop, c'est trop !

Il va être sept heures.

Le public augmente.

On entend des bouts de phrases.

—J'ai reconnu deux amies de ma fille qui étaient avec elle.... et, elle, je ne peux pas la reconnaître !....

Plus loin :

—Avez-vous fait le tour ? ....

—Oui.

—Vous n'avez rien vu ? .....

—Rien....

Une petite femme brune, coiffée d'un mouchoir de soie noire, les yeux bouffis de larmes, se lamente près d'un corps :

—Pauvre chère madame.... Pauvre ! Deux ans qu'elle était mariée.... Pauvre monsieur ! Pauvre madame !.... Oh ! son corset bleu, je le reconnais.... Et sa robe verte, la voilà .. Mon Dieu !.... mon Dieu ! ..

A continuer

En Allemagne

Berlin, 8 juin—Les interviews entre le baron Speck von Sternburg et le président Roosevelt et les télégrammes échangés entre l'ambassadeur et le ministère des affaires étrangères donnent à comprendre que l'Allemagne et les Etats-Unis ont des vues identiques au sujet de la paix et font tout en leur pouvoir pour faire adopter leur manière de voir à la Russie et au Japon.

—o—

Les dangers du base-ball

Louisville, Ky., 8 juin—Louis Browning, connu il y a une quinzaine d'années sous le nom familier de "Pete" Browning, et à l'époque l'un des plus célèbres joueurs de base-ball des Etats-Unis, a été enfermé aujourd'hui à l'asile d'aliénés de Lakeland, un des faubourgs de Louisville. Il y a plus de 10 ans que Browning n'a plus joué.

Dans les derniers temps de sa carrière de joueur il avait été trois fois à la tête par une balle.

On attribue son insanité actuelle à la violence du coup qu'il avait reçu.

—o—

Passagers de marque

New York, 8 juin—Le lieutenant-colonel Ager, du corps du génie anglais est arrivé aujourd'hui à New York, à bord du vapeur "Majestic".

M. Ager se rend en Mandchourie, où il va suivre les opérations militaires avec l'armée d'Oyama.

Le comte de Caithness était aussi un passager du "Majestic".